

LES ROSES FANEES

Dans notre premier mois, et dans ces belles nuits
Qui suivent les soirs de septembre,
Je vous quittais très tard, et, le cœur plein d'ennuis,
Je m'acheminais vers ma chambre.

Les maisons du village où nous passions l'été,
Vers neuf heures du soir sont closes ;
La route était déserte et tournait à côté
D'un grand jardin planté de roses ;

Et là, seul, sans souci d'un regard importun,
Accoudé sur le mur de pierre,
Je restais à rêver de vous dans ce parfum,
Quelquefois plus d'une heure entière.

Et les roses tremblaient et semblaient se pâmer
Aux caresses du clair de lune.
Je pensais à vos yeux en écoutant la mer
Sangloter derrière la dune.

Ces parfums sont éteints pour longtemps, et l'hiver
Vient sur nous à grandes journées,
Les rosiers ont gardé quelque feuillage vert,
Mais les roses se sont fanées !

PAUL BOURGET,
De l'Académie Française.

MAMBROU

.....
Mais certainement, le parolier de 1709, qui a fait la chanson de Malbrouk, s'est modelé sur celui de 1563, ce qui n'empêcha point ce dernier d'avoir pris mesure ailleurs que chez lui.

Ces deux particuliers doivent la plus belle part de leur succès à de vrais poètes qui vivaient des siècles auparavant.

Nous allons d'abord comparer le *Convoi du duc de Guise* avec *Malbrouk*.

François de Lorraine, duc de Guise, chef du parti catholique, était aussi redoutable à la tête des armées que sur le terrain de la politique, par conséquent il était du nombre des quatre ou cinq hommes qui menaient la France durant les premières guerres de religion. Au siège d'Orléans, le 15 février 1563, il fut tué traîtreusement par Poltrot de Mérey, et sa mort compta pour beaucoup dans la situation des affaires qui suivirent. C'est alors que parut la chanson du *Convoi* dont voici le texte :

Qui veut ouïr une chanson ?
C'est du grand duc de Guise
Et bon, bon, bon, dondon, dondon,
C'est du grand duc de Guise
Qui est mort et enterré.

Aux quatre coins du poêle
Quat' gentilhomme s'y avaient.

Dont l'un portait son casque
Et l'autre ses pistolets.

Et l'autre son épée
Qu' était le plus dolent.

Après venaient les pages
Et les valets de pied.

Avecques de grands crêpes
Et des souliers cirés.

Et des beaux bas d'étame
Et des culotes de peau.

La cérémonie faite
Chacun s'en fut coucher.

Cela ne vaut pas le quart de *Malbrouk*. Non seulement l'invention est inférieure dans toutes ses parties mais encore on n'y voit qu'une sottise énamération des officiers qui entouraient le cercueil. Tout ce que le parolier de 1709 a pris dans cette chanson est devenu meilleur sous sa plume.

J'ai vu porter z'en terre
Par quatre z'officiers.

L'un portait son grand sabre,
L'autre ne portait rien.

Ces quatre vers dépassent à eux seuls toute la chanson de 1563.

Mais écoutez ce que disent les Espagnols ! Ils

accusent les Français de ne pas comprendre Mambrou, de le chanter tout de travers, de le rendre ridicule, de lui enlever sa poésie. Or, qui est Mambrou ?

Mambrou vivait du temps des premiers Maures d'Espagne, puis il est allé aux croisades, ensuite il est revenu chez lui et, de sa vaillante épée, il a finalement affranchi les dernières provinces espagnoles du joug des Maures. Sa chanson ressemble aux poèmes épiques du cycle de Charlemagne, vous savez, ces "chansons de gestes" qui étaient d'immenses compositions dramatiques, déclamées, chantées, récitées par deux ou trois cents acteurs. Bien entendu que ce n'est point un badinage !

L'auteur du *Convoi du duc de Guise* paraît avoir découpé la description des funérailles de Mambrou de manière à lui donner des allures grotesques ; il n'a rien fait de bon ; mais le chanter de *Malbrouk* est bien autrement habile, car il montre de l'esprit et il étend le cadre du drame. L'épouse inquiète qui monte sur la tour, le page tout de noir habillé, qui apporte des nouvelles, forment un tableau charmant, emprunté à *Mambrou*, et que le ton sarcastique du reste de la scène ne gâche nullement.

Les Espagnols s'imaginent que le nom de *Malbrouk* est une corruption de *Mambrou*. La ressemblance est assez curieuse, en effet. Le parolier de 1709, qui était presque un poète, a dû la remarquer puisqu'il copiait la légende espagnole.

Tout de même, sans l'intervention de Marie-Antoinette nous n'aurions jamais connu *Malbrouk*,



CARNET DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Notre prochain numéro contiendra des vues et un compte-rendu des funérailles de l'honorable M. Mercier. Les photographies sont l'œuvre de M. J. N. Laprès, de la maison Laprès et Lavergne, et ce nom seul nous dispense de tout éloge.

* *

Après avoir, depuis deux ans, emporté des milliers de victimes, le choléra disparaît de l'Europe. Les froids de l'hiver mettront fin à l'épidémie. Quelques cas ont été signalés dans la Hollande, la Belgique et la France, mais la maladie n'est plus qu'à l'état sporadique.

* *

On annonce la mort du czar Alexandre III, arrivé le 1er novembre, à 2 15 hrs p.m. L'empereur de Russie, dont nous donnons le portrait, était âgé seulement de quarante-neuf ans. Son fils aîné lui a succédé sous le nom de Nicholas II. Nous publierons également, la semaine prochaine, le portrait du nouveau czar.

* *

Samedi, le 10 courant, aura lieu le transit de la planète Mercure sur la face du soleil. Ce phénomène, visible dans toutes les parties du Nouveau-Monde, commencera à 10 heures du matin et durera six heures trois quarts. Le diamètre du disque du soleil est de 860 000 milles. Par conséquent, la planète passera devant l'astre à une vitesse d'environ 2 123 milles à la minute. Cette planète est la plus petite de toutes et la plus rapprochée du soleil : elle a un diamètre de 3,000 milles et sa distance de l'astre du jour n'est que de 35,750,000 milles, une bagatelle, comme on voit.

* *

Nos contemporains, par M. L. O. David, le dernier ouvrage dont nous avons annoncé la prochaine publication, est enfin paru. C'est avec plaisir que le public parcourra cette galerie où tous

les hommes distingués de notre époque sont peints de mains de maître. La lecture du livre achevée, il reste pourtant un regret : celui de ne point avoir rencontré dans cette réunion d'élite la figure sympathique de celui de nos "Contemporains" qui écrivit ces pages remarquables que l'histoire attendait sans doute pour les ajouter aux siennes. Espérons qu'un de nos écrivains prendra bientôt la plume pour ajouter aux *Contemporains* la seule biographie qui y manque encore, c'est-à-dire celle de leur auteur lui-même.—Nos remerciements à la maison Sénécal & Fils pour son gracieux envoi d'un exemplaire de ce beau travail.

* *

Cette semaine, on donnera, à l'Opéra Français, la grande comédie en quatre actes d'Emile Augier et Jules Sandeau : *Le gendre de M. Poirier*, qui faisait partie du répertoire de M. Coquelin, lors de son avant-dernière visite à Montréal. Cette œuvre, une des meilleures et des plus célèbres du répertoire français, sera donnée en soirée de gala, jeudi prochain, avec une distribution dans laquelle figurent M. et Mme Giraud, MM. Milo, Debrigny, etc. Nul doute que cette magnifique comédie sera représentée avec un grand succès par les artistes de l'opéra, et qu'elle trouvera dans notre public, toujours amateur des belles productions du génie français, de nombreux appréciateurs. Voir l'annonce dans une autre colonne pour la suite du programme.

* *

PETITE POSTE EN FAMILLE.—D. P., Montréal.—Votre poésie n'a pas été acceptée par la rédaction. L. M., Montréal.—Le *Nouvel Automne* sera publié prochainement.

J. M. L., Saint-Jean.—Votre conte allégorique trouvera bientôt place dans le "Coin des enfants." Zéphir, Montréal.—Encore deux vers à changer dans votre poésie, avant qu'elle puisse être imprimée : le troisième et le dernier.

A. B. C.—Il vaut mieux sacrifier vos "Feuilles d'automne," car sur sept strophes, il faudrait en retrancher quatre.

C. et P., Montréal.—Votre travail n'a pas été accepté par la rédaction.

J. G. P., Montmagny.—Nous sommes obligés de reculer un peu la publication de votre petite fantaisie, mais elle paraîtra à la première occasion. Reçu vos timbres : il sera fait selon votre désir.

NOTES ET IMPRESSIONS

Les hommes d'esprit doivent entrer dans la politique, à la condition d'en sortir pour raconter leur voyage.—EMILE FAGUET.

Illustres morts qui avez donné votre sang pour nous conserver le Canada français ; glorieuses victimes qui êtes montées sur l'échafaud avec le même courage que vous aviez pour courir au combat ; je vous salue avec respect et amour.—HONORÉ MERCIER

La cause de l'instruction est la grande cause populaire : c'est celle de nos institutions politiques ; c'est la cause nationale par excellence. Pour moi, je ne l'examine jamais sans me sentir ému jusqu'aux larmes en voyant si peu d'efforts faits pour le triomphe d'une si noble cause.—HONORÉ MERCIER

Répandre l'instruction primaire, la faire pénétrer dans nos campagnes les plus reculées, vaincre la résistance ou l'indifférence des parents et proclamer l'obligation de la fréquentation des écoles dans certaines conditions, voilà quel est le premier devoir de nos législateurs. Et pour cela, il faut faire deux choses indispensables : augmenter le nombre des écoles, car, dans les campagnes, elles sont généralement trop éloignées, et frapper d'incapacité politique les jeunes gens qui, dans un certain nombre d'années, arriveront à l'âge de majorité sans savoir lire et écrire.—HONORÉ MERCIER.